

peler *rémittente dyspeptique*, et qui me semble absolument distincte des typhoïdes, est aussi justiciable de l'action des vomitifs. La *fièvre bilieuse* simple de nos pays, et à plus forte raison la *bilieuse hématurique* des pays intertropicaux, réclament aussi l'emploi des évacuants, et en particulier des vomitifs. Au reste, dans toutes les fièvres des pays chauds, l'embarras gastrique étant un symptôme à peu près constant, il y a lieu de faire intervenir l'action émétique.

Quelle que soit leur nature, les pyrexies débutent presque toujours par l'embarras des premières voies, et je ne connais guère de fièvres typhoïdes qui ne s'accommodent très-bien, au début, de l'administration de l'ipéca.

Je dois aussi faire ressortir l'utilité des vomitifs dans les fièvres intermittentes. Ici interviennent deux actions : une perturbation qui peut arrêter les accès, je ne veux pas en parler ici ; une action évacuante qui débarrasse la fièvre intermittente d'une complication à peu près constante, quand la maladie dure depuis longtemps, et qui facilite l'absorption de la quinine. Bretonneau a constaté que la quinine agit beaucoup mieux après un vomitif, et c'est là un fait clinique incontestable. Hufeland avait aussi une très-grande confiance dans cette action des vomitifs. Le fameux *bolus ad quartanam* ⁽¹⁾, qui est une absurdité pharmacologique, devait probablement à son action vomitive son utilité contre les fièvres. On sait aussi que Sydenham saignait dans les fièvres tierces vernaes et donnait ensuite le *safran des métaux*. La seconde partie de cette formule est évidemment la seule à retenir. Aujourd'hui que nous avons dans les injections hypodermiques un moyen de triompher de cette apathie de l'estomac pour la quinine, l'utilité d'un vomitif est moins fréquente ; mais encore gagne-t-on du temps et abrège-t-on les convalescences en combattant l'embarras gastrique concomitant.

§ 4. — Action antiphlogistique

Les vomitifs jouent-ils un rôle utile dans la médication antiphlogistique ? On n'en saurait douter, et ils détournent ou éteignent l'inflammation d'organes plus ou moins éloignés, par un mécanisme complexe ; à savoir : par la contrefluxion énorme que l'action du vomitif produit sur la muqueuse gastrique, sur

⁽¹⁾ 1180. Les *bolus ad quartanam* se préparaient avec 30 gram. de poudre de quinquina, 8 centigr. d'émétique, 4 gram. de carbonate de potasse et 60 gram. de sirop d'absinthe. On faisait 60 bols, qu'on prenait dans les vingt-quatre heures.

le foie, sur le pancréas ; par la *saignée blanche* que constituent les sécrétions abondantes opérées sous l'influence du vomitif ; par une action hyposthénisante générale, qui est commune à tous les émétiques entrés dans la circulation. Ce que nous avons dit de la dépression que la circulation et la calorification éprouvent sous l'influence des vomitifs montre bien la réalité de leur action antiphlogistique. Elle a surtout son utilité dans la laryngite aiguë, les bronchites (il faut, il est vrai, faire intervenir ici les modifications sécrétoires que produisent les vomitifs dans la muqueuse aérienne), mais surtout les amygdalites, qui trouvent dans cette médication leur remède le plus sûr.

§ 5. — Action de contrefluxion

Un vomitif est une ventouse énorme appliquée à la fois sur l'estomac, la partie supérieure de l'intestin, le foie, le pancréas, et qui appelle dans les vaisseaux destinés à ces organes une quantité de sang proportionnée à l'activité sécrétoire qu'il suscite. C'est de cette façon que l'on peut s'expliquer, je le crois, l'utilité des vomitifs pour combattre certaines hémoptysies et métrorrhagies, utilité admise par Aasheim, Cullen, etc., et attestée par des faits cliniques. Cette action concentrante, qui appelle ainsi une quantité considérable de sang vers ces organes, peut être poussée au point de produire une syncope. C'est par le même mécanisme que les ventouses Junod, appelant une quantité considérable de sang vers les membres inférieurs, arrêtent les hémoptysies et peuvent provoquer une syncope, laquelle est aussi une condition d'hémostase.

Cette contrefluxion, produite par les vomitifs, peut s'exercer au profit des affections du ventre. Hippocrate avait remarqué que les flux de ventre guérissent quelquefois à la suite de vomissements spontanés (*Aphor.* VII, 15). C'est là le point de départ de l'emploi des vomitifs dans les maladies intestinales. L'ipéca est ici le seul émétique auquel on doit recourir, et l'on sait les beaux résultats que l'on en obtient dans la dysenterie. Ici l'action est sans doute complexe, et si l'on peut invoquer, pour expliquer le résultat, l'action antagoniste du mouvement antipéristaltique, l'effet antiphlogistique, la modification des sécrétions par la partie du médicament qui arrive dans l'intestin, je ne saurais croire que la contrefluxion vomitive y joue un rôle insignifiant.

§ 6. — Action de sédation cardiaque

Ce que je viens de dire me permettra de ne pas insister sur cette indication. On ne songe plus, en effet, aujourd'hui que nous avons la ressource du chloroforme, à provoquer un état de

demi-syncope pour réduire une luxation. Il n'est pas inopportun, cependant, de rappeler que nous avons, dans les vomitifs, des moyens de sédation cardiaque que nous n'utilisons pas assez. Cette dépression circulatoire est tellement profonde que l'on a vu, dans un cas, des gangrènes localisées se produire à la suite de l'usage vomitif du tartre stibié.

§ 7. — Action hypercrinique

Les vomitifs ne se bornent pas à modifier énergiquement les sécrétions gastriques et celles des glandes abdominales, ils étendent au delà leur action hypercrinique ; c'est ainsi que tous les vomitifs sont plus ou moins sialagogues en même temps que diaphorétiques et c'est peut-être à cette action qu'il faut rapporter, en partie, les avantages que l'on en obtient dans les maladies inflammatoires (pneumonie, pleurésie, amygdalite), et aussi dans les fièvres éruptives, en particulier la variole, contre laquelle Sydenham recourait habituellement aux vomitifs, mais qui les indique, en réalité, moins souvent que les autres fièvres éruptives. Dans la scarlatine et la rougeole, une dose vomitive d'ipéca produit un mouvement de déconcentration et une crise sudorale favorables à la sortie régulière de l'éruption ; de plus, dans la rougeole, le vomitif a cet autre avantage de combattre les complications pulmonaires qui, au degré près, sont constantes dans cette fièvre éruptive.

Les rapports d'innervation qui existent entre l'estomac et les bronches expliquent le retentissement des vomitifs sur l'état de la muqueuse aérienne, dont l'orgasme inflammatoire et les sécrétions sont en même temps puissamment modifiés. Il est à penser, également, que les secousses expulsives du vomissement font entrer les muscles des bronches dans une sorte de contraction synergique, et que les vomitifs, dans les bronchites, agissent en même temps comme moyen antiphlogistique, comme modificateurs des sécrétions mucipares des bronches et comme expectorants.

L'utilité des vomitifs dans l'asthme emphysémateux pour diminuer la dyspnée, et pour agir en même temps sur les sécrétions de la bronchite concomitante, est de notoriété clinique. Quant à l'asthme idiopathique, nerveux, on comprend que l'ipéca, qui exerce sur l'innervation pulmonaire une action si spéciale, puisse être utile dans cette maladie ; mais il ne faut, à mon avis, y recourir que quand les signes avant-coureurs de l'accès se manifestent, et non pas au cours même de celui-ci.

Dans l'impossibilité où je suis de trouver une place plus ra-

tionnelle pour indiquer l'emploi des vomitifs dans la phthisie pulmonaire, j'en dirai quelques mots ici.

Cette médication a été inaugurée par Hippocrate (*Euvr. compl.* édit. Littré, t. VII, 1851 : *des Affections internes*, pag. 193), et beaucoup de médecins de l'antiquité suivaient sa pratique avec plus ou moins de rigueur. Ce qu'il advenait de cette sorte d'elléborisme, de ces vomissements à outrance, il est difficile de le savoir, mais il ne faut pas oublier que les vomitifs n'étaient qu'une partie de cet entraînement thérapeutique complexe auquel les hippocratistes soumettaient leurs malades. Etmuller et Baglivi employaient aussi les vomitifs dans la phthisie. Morton leur attribuait le double avantage de relever l'appétit et de dériver les congestions pulmonaires, interprétation très-judicieuse. (R. Morton, *Phthisiologia, sive exercitationes de phthisi* ; Londini 1689, t. II. *De methodo curationis phthiseos.*) Simons, Bryan Robinson, Reid, Macbride, Giovanni (de Vittis) et chez nous Bricheteau, ont préconisé les vomitifs dans le traitement de la phthisie. J'ai analysé, dans un autre ouvrage, les travaux considérables publiés sur cette question de thérapeutique et j'ai émis l'opinion que, si le vomissement pouvait être accidentellement utile aux phthisiques pour relever leur appétit, il ne convenait pas d'en faire une méthode générale et exclusive, leur utilité, admise par un nombre imposant de praticiens, s'expliquant, à mon sens, par l'action hyposthénisante, antiphlogistique, exercée sur les lésions sub-inflammatoires du poumon par la partie de ces vomitifs, tartre stibié ou ipéca, qui était absorbée. (*Thérap. de la phthisie pulmonaire*, 1866, p. 85.)

J'insisterai bientôt sur le rôle que jouent les vomitifs dans les maladies pulmonaires des enfants.

§ 8. — Action perturbatrice

J'indiquais tout à l'heure l'action d'un vomitif comme susceptible de rompre la périodicité paludéenne ; cette perturbation agit comme une émotion morale, comme une douche, comme tout autre moyen perturbateur. C'est probablement par ce mécanisme que s'explique l'utilité qu'on a retirée des vomitifs dans certaines névroses : l'épilepsie, l'hypochondrie, diverses formes de l'aliénation mentale.

J'insisterai sur cette application des vomitifs, résumée dans la pratique ancienne de l'*elléborisme*, qui, je ne sais pourquoi, n'a été essayée par aucun aliéniste de notre époque.

On sait ce qu'était l'elléborisme chez les anciens : un véritable entraînement, une perturbation énergique et soutenue qui devait évidemment être d'une grande portée thérapeutique. Un choix

méticuleux de l'ellébore; le plus grand soin apporté à la préparation des médicaments dans lesquels il entrait; une préparation du malade par le régime et les évacuants, présidaient à l'institution de cette méthode. « Lorsqu'un malade devait prendre l'ellébore, dit Pelletan fils, on commençait par l'évacuer doucement; on le nourrissait bien pendant quelques jours, puis on le faisait vomir en choisissant le déclin de la lune; on réitérait le vomitif cinq jours après, puis on rétablissait les forces par une bonne nourriture pendant un mois; on recommençait alors la même série d'évacuations de trois en trois jours. Après le dernier vomissement, on donnait un jour de repos; on administrait l'ellébore après une friction huileuse sur tout le corps. L'ellébore était toujours donné après le repas du soir. » (*Dictionnaire des sciences médic.*, t. XI, 1815, art. ELLÉBORISME, p. 442.)

On comprend quelles modifications profondes devait produire dans l'économie une perturbation aussi prolongée. Sans doute, il y avait dans cette méthode une certaine superfluité de détails et des minuties. Que ce soit de l'ellébore blanc ou de l'ellébore noir, qu'il vienne d'Anticyre ou du mont Æta, qu'on le prenne à la nouvelle lune ou pendant son déclin, je ne crois pas que le succès dépende de ces conditions. Mais ce qu'il faut retenir de l'elléborisme c'est que les vomitifs répétés guérissaient un certain nombre de mélancoliques, d'hypochondriaques, de vésaniques, aussi bien que des névroses rebelles à d'autres moyens, et qu'un semblable entraînement mériterait qu'on l'essayât de nouveau.

L'utilité thérapeutique du mal de mer repose uniquement sur l'action vomitive. Les anciens y avaient recours dans un certain nombre de cas. Antyllus en parle dans les termes suivants: « De tous les mouvements passifs produits par un vaisseau, celui qui se fait dans un navire à rames est ordinairement peu considérable; on le fait près de la terre et dans une mer sans vagues, par conséquent il ne produit pas beaucoup de troubles ni de ballottements; aussi convient-il à peu près dans les mêmes cas que le mouvement en voiture. Le mouvement passif dans un navire mû par le vent de la haute mer est très-varié et se compose d'éléments diamétralement opposés, car il se fait avec un mouvement incessant, très-rapide et très-intense, par suite de la marche du navire; il est accompagné à la fois de quiétude et de peur et il amène des changements très-faciles et très-rapides, et de pareils changements guérissent de toute disposition invétérée aux maladies. Le ballottement pendant la navigation a le même effet qu'un traitement léger par l'ellébore blanc. » (*Œuvres d'Oribase*. — Antyllus; trad. Bussemaker et Daremberg.

Paris, 1850, t. I, p. 517.) Gilchrist, van Swieten, le Dr Fischer, Levêque (Ch. Levêque, *de la Navigation considérée comme moyen thérapeutique dans certaines affections*; Montpellier, 1853), se sont attachés à faire ressortir tout le parti que la thérapeutique pourrait retirer des voyages sur mer. C'est ainsi que les maladies du foie ou des canaux biliaires, les coliques hépatiques ou rénales, peuvent retirer des vomissements répétés de la naupathie un bénéfice appréciable; que les dysenteries, comme Desgenettes en a cité des exemples, ou les diarrhées chroniques, se modifient sous l'influence des mouvements répétés que les oscillations du navire communiquent à la masse intestinale (Levêque); que certaines névroses, certaines vésanies, ont cédé à l'emploi du même moyen (Fischer), etc. Ces faits sont, il est vrai, peu démonstratifs en ce qui concerne l'efficacité curative du mal de mer, car celui-ci n'est qu'une des influences nombreuses auxquelles les voyages sur mer soumettent les malades; mais cependant il ne faut pas trop récuser la valeur de cette ressource perturbatrice et ce « traitement par l'ellébore » mériterait sans doute d'être plus souvent employé.

Que faut-il penser de l'aphorisme: « Vomitus vomitu curatur? » On comprend que la secousse imprimée à l'estomac par un vomitif puisse changer la vitalité de cet organe et arrêter des vomissements opiniâtres. En 1850, Bertherand communiquait à Forget de (Strasbourg) le fait intéressant d'une dame qui, en proie à des vomissements incoercibles, vit ceux-ci s'arrêter sous l'influence du mal de mer, par un temps affreux, pendant une traversée d'Alger. (*Bullet. de therap.*, t. XXXVIII, 1850, p. 122.) L'éminent clinicien se demandait, à ce propos, si ce fait n'autorisait pas de nouveaux essais, et s'il n'y aurait pas lieu d'essayer, dans un cas pareil, de l'influence de la balançoire quand le malade ne peut voyager sur mer.

CHAPITRE III

Provocation de l'action purgative

La diarrhée est le type morbide de l'action purgative, comme le vomissement est celui de l'action émétique; il est donc logique de faire précéder l'étude de la médication purgative de celle du phénomène qu'elle provoque.

On donne le nom de *diarrhée* (*dia*, à travers; *ρρω*, je coule, par allusion à la théorie de la transsudation qui a longtemps régné) à l'augmentation et à la fluidité anormale des sécrétions